

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(12 octobre - 11 novembre\)](#) [Item](#)[300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Récit](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1839-10-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°310/307-308

Information générales

Langue Français

Cote 765, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

300 Du val Richer, dimanche 27 oct. 1839

9 heures

Ma mère a été souffrante hier, assez souffrante. Si cela se prolongeait ou se renouvelait d'ici à quatre jours, je presserais mon départ. Son mal, s'il s'aggravait, aurait besoin de secours prompts et décisifs. Je lui en ai dit un mot hier. Cela la contrarie. Mais je n'hésiterai pas. Pauline est parfaitement bien. Mais quelle fièvre que d'aimer des créatures, quand on a tant perdu, quand on a tant éprouvé la fragilité de la vie ! Je ne puis voir malade quelqu'un que j'aime, sans une angoisse, une prévoyance horrible. Je ne vaudrais plus rien pour un tel fardeau ; mes épaules plient à la moindre apparence qu'il s'appesantisse encore sur moi.

Voici une conversation de Thiers avec un de mes amis ; plus directe que la vôtre mais très analogue, je pense. Thiers : Que pensez-vous du Ministère?

- Qu'il est faible et dans une position fautive.

- Que fera-t-il ?

- Peu de chose sans doute ; ce qu'on peut faire quand on est faible et dans une position fautive.

- Et comment tout cela finira-t-il ?

- Je vous le demanderai à vous-même. "

Ici une pause assez longue. Thiers reprend, et expose ce qu'il pense du Ministère de ses embarras, des difficultés de la session ; la gauche votera contre ; M. Barrot votera contre avec quelques ménagements. Le centre gauche se divisera ; une portion appuiera le Ministère, l'autre votera contre. Et les doctrinaires, que feront-ils ?

- Comme le centre gauche.

- Et M. Guizot, que fera-t-il ? L'avez-vous vu à son dernier passage à Paris ?

- Je l'ai vu ; il agira selon les circonstances sa situation, peut être embarrassante à cause de ceux de ses amis qui sont ministres.

- Autre chose sont ses amis, autre chose est le Ministère."

Thiers revient sur la situation en général, sur l'impossibilité qu'il n'arrive pas quelque chose. On répond que quoi qu'il arrive, il est désormais impossible de parler de coalition. On lui rappelle qu'à la même place, au moment des dernières élections en causant avec lui, en prévoyait la victoire et un grand succès si la conduite était sage et mesurée ; on ajoute que rien n'a été omis de ce qui pouvait et devait tout compromettre. Ceci a paru préoccuper vivement Thiers ; le rouge lui a monté au visage. Après un peu de temps, il a repris :

- Sans se coaliser, on peut tendre au même but. On le peut et on le doit, si en effet on se propose le même but, si on a les mêmes intentions."

Nouvelle pause. Thiers reprend encore pour dire qu'il a pris son parti, qu'il travaille, qu'il veut continuer, qu'il est heureux.

- Vous faites bien. "

10 heures

Lord Brougham n'a pas prolongé assez longtemps sa fantaisie. Il ne faut pas qu'un mort revienne sitôt. Avait-il fait prévenir Lady Clauricard. Vous avez raison de ne pas montrer votre appartement. Mais moi je regrette de ne pas assister à sa création. Vous me parleriez d'autres choses. Vous me permettez cette fatuité. M. Delessert m'écrit que Calamata vient de terminer la gravure de mon portrait. On m'en donnera quelques épreuves quelques unes à Paul Dela Roche ; puis 450 pour les souscripteurs et la planche sera brisée. Voilà des amis jaloux. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 300. Val-Richer, Dimanche 27 octobre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-10-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1913>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 27 octobre 1839

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

(R)



à la Princesse de Lieven
Rue St. Florentin 2
Paris



2, 8

Yakov

Une amie a dit que
hier, on s'occupait de cela de prolonger
le moment et d'être à quatre heures de
son départ. Son mari, dit d'après
beaucoup de choses prompt et décisif.
ni dit un mot à son fils la confiance
à l'heure pas.

Boulton ne paraît pas bien. Bien
peut que d'ici à quelques jours
il sera parti, quand on a fait l'annonce
de la mort. Il ne peut être malade que
peu, et son mal augmente, son prochain
d'ici. De me venir plus rien pour un
peu, on s'occupe plus à la maison
qui s'occupent de son mal.

Voici une conversation de l'heure au
dixième plus d'ici que la nôtre, mais
avec les yeux.
— Hier, deux heures, son air d'indifférence
est facile et dans une position facile.
— Hier, de chez son père, à quatre heures
quand on est facile et dans une position
— Si comme dans les jours 1839.

300 Du Val Aichs. Dimanche 27 oct^r 1829 765

7 heures.

Ma mère a été souffrante hier, elle souffrait. Si cela se prolongeait ou se renouvelait d'ici à quatre jours, je quitterai mon emploi. Son mal, s'il s'aggrave, aurait besoin de secours prompts et décisifs. Je lui en ai dit un mot hier, cela la contraria. Mais j'y réfléchis pas.

Pauline se portait bien. Mais quelle fièvre que d'aimer les créatures quand on a tant perdu, quand on a tant éprouvé la fragilité de la vie! Je ne puis voir malade quelqu'un qui gémisse, sans une angoisse, une prévoyance horrible. Je ne vais plus rien pour un tel spectacle, une épouvé, plient à la moindre apparence qu'il s'aggrave encore sur moi.

Voici une conversation de Thiers avec un de mes amis, plus discret que la vôtre, mais très analogue, je pense.

Thiers. Que pensez-vous du Ministère? — D'un très faible et dans une position fautive — D'un faible? — Plus de chose sans doute; ce qu'on peut faire quand on est faible et dans une position fautive. — Et comment tout cela finira-t-il? — De vous.

le demandera; à vous-même.

Il y a une pause assez longue. Thiers reprend le
rapport ce qu'il pense du Ministère, de ses embarras,
de la difficulté de la session, la gauche votera
contre; M. Barrot votera contre, avec quelques
modifications. Le centre gauche se divise; une
portion appuiera le Ministère; l'autre votera
contre. Et les doctrinaires, que feront-ils?

— Comme le centre gauche — Et M. Guizot, que
fera-t-il? Avez-vous vu à son dernier passage à
Paris? — Je l'ai vu; il agira selon les circonstances.
La situation peut être embarrassante, à cause de
celui de ses amis qui sont Ministère. — Autre chose
sur ses amis, autre chose est le Ministère.

Thiers revient sur la situation en général, sur
l'impossibilité qu'il n'arrive pas quelque chose. On
répond que quoi qu'il arrive, il est désormais
impossible de parler de coalition. On lui rappelle
qu'à la même place, au moment des dernières
élections, en causant avec lui, on prévoyait la
victoire et un grand succès si la conduite était
sage et mesurée; on ajoute que rien n'a été omis
de ce qui pouvait et devait tout compromettre.
Ceci a paru fort occupé vivement Thiers; le
donna lui à soulever au visage. Après un peu de
temps, il a repris: — Sans la coalition on peut
tendre au même but — On le peut et on le
doit si en effet on se propose le même but, si
on a les mêmes intentions — Nouvelle pause.

Thiers reprend
qu'il n'avait
— Vous faites

Lord Brong
fantasme. Il
Avait-il fait

Vous avez
— Vous avez
à la coalition
me permettez

On de
Remarque la
bonne que
De la Roche
la planche

l'édifice

re reprend & le des embarras, he videra re quelques videra une videra t. il. ?
En Suisse, que n'ies passage à les circonstances, de à cause de - Autre chose thère.
en général, sur que chose. On l'ormais -
On lui rappelle les dernières prévoyait la conduite était n'a été omis on promettre. Thiers; le oris un peu de ter on peut et et au le même but, de elle pause.

Thiers reprend encore pour dire qu'il a pris son parti, qu'il travaille, qu'il veut continuer, qu'il est heureux. - Vous faites bien -

10 heures.

Lord Brougham n'a pas prolongé assez longtemps sa fantaisie. Il ne faut pas qu'un motif devienne habituel. - Il fait prisonnier Lady Harcourt?

Vous avez raison de ne pas mentir votre appartement. Mais moi je regrette de ne pas assister à la création. Vous me parleriez d'autre chose. Vous me promettez cette fantaisie.

M. delessus m'écrivit que Calamata vient de terminer la gravure de mon portrait. On m'en donnera quelques épreuves, quelques unes à Paul de la Roche, puis 450 pour les souscripteurs, la planche sera brisée. Voilà etc, amitiés jaloux,

Adieu. Adieu.



9

8